

Trois notes

Jean Larose, *Première Jeunesse*, roman, Leméac, 1998

Jean-Luc Steinmetz, *Stéphane Mallarmé*, Fayard, 1998

François de Sales, *Introduction de Benoît Lemaire et textes choisis*, Fides, collection « L'expérience de Dieu », octobre 1998

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, Number 2 (242), April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vadeboncoeur, P. (1999). Review of [Trois notes / Jean Larose, *Première Jeunesse*, roman, Leméac, 1998 / Jean-Luc Steinmetz, *Stéphane Mallarmé*, Fayard, 1998 / François de Sales, *Introduction de Benoît Lemaire et textes choisis*, Fides, collection « L'expérience de Dieu », octobre 1998]. *Liberté*, 41(2), 129–132.

PIERRE VADEBONCŒUR

TROIS NOTES

Jean Larose, Première Jeunesse, roman, Leméac, 1998.

Ce n'est pas mettre Jean Larose *illico* au Panthéon. J'évoque simplement une famille d'écrivains, une caractéristique d'écriture qui dépend d'un large éventail de ressources. Par une prudence élémentaire et allant de soi, j'ajouterais : bien sûr, toutes proportions gardées ; mais là n'est pas la question. J'examine une remarquable mécanique. Alors je puis sans trop d'outrecuidance convoquer quelques ombres, pertinentes et significatives à ce point de vue particulier : Bossuet, Chateaubriand, le Malraux des essais sur l'art, André Breton de l'ouvrage intitulé *Le Surréalisme et la Peinture*.

La prose de *Première Jeunesse*, pleine de maîtrise, d'images, de virtuosité, possède à l'instar de celle de ces maîtres une qualité que j'isole ici spécifiquement : la souveraineté, la souveraineté et ce qui la caractérise, somptuosité, mouvement, enfin une sorte de règne. Voilà ce qui est d'abord donné. Ensuite on peut faire toutes les distinctions qu'on veut. J'en ferai une ou deux, provisoirement d'ailleurs.

Les grands auteurs français mentionnés abusent tous beaucoup du verbe. C'est d'un grand danger. Il y a évidemment excès. Les œuvres qui en résultent ont-elles

vraiment le poids que la splendeur de leur écriture annonce ? C'est la question à retardement qu'elles soulèvent. Quant à ces auteurs, du moins pour les deux ou trois premiers, l'histoire a tranché.

La réponse essentielle, sur un auteur, sur un livre, en pareille instance, n'est pas donnée au fil immédiat de la lecture. Il faut la différer. Elle viendra plus loin, plus tard, c'est ce qu'on est forcé de se dire en continuant de lire. On ne sait pas. Il y a motifs de doute. Il s'agit de savoir si les moyens éclatants et vains que de tels écrivains mettent en œuvre soutiennent ou non une matière et une signification d'une valeur telle qu'elles puissent non pas justifier mais racheter l'éloquence. Le défi est risqué.

Au moment où j'écris ceci, je suis en cours de lecture, au tiers du livre. Pas sûr de la réponse. Je me méfie de tous ces déploiements et poudroiements de mots, d'images, d'idées rapides et de surface. À un moment, je me suis dit : Jean Larose devrait renoncer... Non pas à écrire, évidemment, mais à son talent... Ce talent, riche, vivant, est paradoxalement son talon d'Achille (me disais-je). Mais je ne concluais pas non plus là-dessus.

Voilà pour l'esthétique et ses conséquences. Puis une seconde question, similaire mais d'un autre ordre, se pose. L'auteur décrit une certaine jeunesse de son temps, amoral, cynique, sulfureuse, démoralisante. Est-ce un roman immoraliste ? À tort ou à raison, l'immoralisme m'a toujours paru quelque chose d'insuffisamment lesté. Mais, sautant cent pages, lisant tout de suite le court chapitre commençant page 211, faisant ainsi par hasard une sorte de vérification ponctuelle, qu'est-ce que je ne vois pas ? Du moins je crois le voir : le narrateur, prenant une distance à l'égard de ce milieu perdu, pose par le fait même une question propre à remettre du sens, donc du lest, dans cette société-là et aussi dans le roman.

Celui-ci commanderait toute une étude. Ce n'est pas ici le lieu. En revanche, un simple article, suspendu, sans conclusion, tel que celui-ci, pose peut-être précisément par sa nature une bonne question de lecteur, invité par le débordement de talent d'un écrivain à s'interroger sur la question de savoir à quoi rime cette valeur évidente. Un article ainsi ouvert, indécis, constitue par sa forme même une question initiale valable ou le premier moment d'un procès littéraire... Un procès ? Une discussion ? Ce livre n'en paraît pas indigne.

Jean-Luc Steinmetz, Stéphane Mallarmé, Fayard, 1998.

Mallarmé aurait-il estimé cette biographie ? Question assassine. Monsieur Steinmetz ainsi apostrophé n'a aucune chance de s'en tirer. Or, au vu du produit, c'est par malheur la question que précisément il faut poser. Voilà un biographe dont l'esthétique est très déficiente par rapport à celle du maître, même si l'auteur a compris le grand écrivain et décrit le personnage avec fidélité — et prolixité. Principal mérite du livre, se dégagent cependant, à force d'histoire méticuleuse, un portrait du poète et une large exposition de ses idées.

Monsieur Steinmetz a fait un travail d'érudit. Son livre se présente par pans comme un assemblage de matériaux devant servir à un texte d'histoire, mais nous voilà alors comme dans des fiches et mille détails superflus, la cuisine de l'historien. Dans pareille lecture, on fantasme, on rêve par antithèse à Valéry, à Gide, ou encore à Montesquieu...

Sur l'intelligence du héros, sur ses extraordinaires partis pris, sur les confins où il se tient admirablement, mieux vaut en effet s'en remettre à Valéry pour la profondeur, la concision et la rigueur, en un mot pour l'art, qui seul dit vraiment ce qu'il faut.

François de Sales. *Introduction de Benoît Lemaire et textes choisis, Fides, collection « L'expérience de Dieu », octobre 1998.*

Il n'y a pas d'amour sans objet. L'amour mystique accuse effectivement le sien d'une manière si entière et si forte qu'on ne peut pas ne pas lui faire crédit de ce qu'il confesse, serait-ce peut-être à tort quant à la réalité de ce qu'il désigne. Il aime nécessairement quelque chose. Il s'authentifie lui-même indéniablement.

Mais voici le paradoxe où il m'emprisonne : si évident, si certain que soit cet amour — et il n'en existe pas semble-t-il de plus certain —, je suis incapable de le suivre jusque dans son objet. Ce n'est pas que je veuille nier l'existence de celui-ci. Je puis même vouloir l'admettre. Mais c'est tout simplement que je ne le trouve pas. Alors la rupture est brutale. Cela me met dans une situation impossible et me rend le sentiment en cause inassimilable. (On peut comprendre cela par l'exemple contraire, la lecture d'un poète profane, disons Miron, que l'on peut parfaitement suivre dans ce qui l'émeut.)

Quel dommage ! Car les textes de certains mystiques comptent parmi les plus beaux de la littérature universelle, tantôt des modèles de prose, d'analyse, de psychologie comme chez François de Sales, tantôt sommets de poésie, comme chez Jean de la Croix, et chez tous constamment de grands exemples de beauté morale.

Signalons, outre l'ouvrage ci-haut mentionné, quelques autres petits livres séduisants et de pareille facture dans la même collection chez Fides, *Pascal, Dina Bélanger* (mystique québécoise de notre siècle), *Jean de la Croix* justement, *Claire et François d'Assise, Maître Eckart, Catherine de Saint Augustin*, ainsi que d'autres à paraître.